

LE MENSONGE PAR DÉFORMATION

Typologie du mensonge - Par structure narrative

Le mensonge par déformation : altérer les faits

Le Mensonge par Déformation

Quand la vérité est tordue plutôt que remplacée

I. La forme la plus insidieuse

Parmi tous les mensonges que nous avons traversés, le mensonge par déformation est peut-être le plus **difficile à saisir, à nommer, à réfuter** — et, pour cette raison précise, le plus dangereux. Car il ne supprime pas la vérité : il la **tord**.

Il n'invente pas de faits inexistantes — il *sélectionne, exagère, minimise, isole, recontextualise*. Il opère dans l'espace ambigu entre le dit et le non-dit, entre l'interprétation légitime et la manipulation délibérée, entre la perception sincèrement biaisée et la distorsion calculée.

Sa force — et sa perversité — tient à sa **plausible déniabilité** : "*Je n'ai rien inventé*", "*C'est une question d'interprétation*", "*Tu déformes mes mots*". Le menteur par déformation dispose toujours d'une sortie que le menteur ordinaire n'a pas. Et la victime de la déformation doute — de l'autre, mais aussi d'elle-même.

II. L'héritage des Sophistes — La déformation comme art rhétorique

Platon a mené contre les Sophistes une des batailles philosophiques les plus décisives de l'histoire de la pensée. Ce qui caractérise le Sophiste — Protagoras, Gorgias, Thrasymaque — n'est pas le mensonge brut, mais précisément la déformation : l'art de "*rendre le plus faible argument le plus fort*", de construire des discours *vraisemblables* qui produisent la conviction sans se soucier de la vérité.

Dans *Phèdre* et *Gorgias*, Platon distingue la **rhétorique philosophique** — qui cherche à guider l'âme vers le vrai — de la **rhétorique sophistique** — qui cherche à produire un effet de vérité sans vérité réelle. C'est exactement le mensonge par déformation : non pas mentir, mais *performer la vérité* avec des demi-faits savamment arrangés.

Aristote, dans sa *Rhétorique*, tente de réconcilier cette tension. La persuasion légitime mobilise trois registres : le *logos* (argument rationnel), l'*ethos* (crédibilité de l'orateur), le *pathos* (émotion suscitée). La déformation commence quand le *pathos* ou l'*ethos* sont utilisés pour *compenser* un *logos* insuffisant — quand l'émotion ou l'autorité remplacent la démonstration. C'est la **structure fondamentale de la propagande moderne**.

Quintilien théorise au I^{er} siècle la *figura* — la figure de style qui permet de dire une chose tout en en signifiant une autre. L'ironie, l'euphémisme, la litote sont des déformations légitimes du langage. Mais les mêmes mécanismes, détournés de leur usage stylistique, deviennent des instruments de manipulation. La frontière entre figure et déformation n'est souvent que **la question de l'intention**.

III. Freud et la *Entstellung* — La déformation comme travail psychique

Il est remarquable que Freud ait placé la **déformation** (*Entstellung*) au cœur même de sa théorie de l'inconscient. Dans *L'Interprétation des rêves* (1900), il décrit le *travail du rêve* comme une série d'opérations qui déforment le contenu latent pour produire le contenu manifeste :

La **Verdichtung** — condensation — fusionne plusieurs pensées en une seule image, créant une déformation par compression. La **Verschiebung** — déplacement — transfère l'investissement émotionnel d'un contenu à un autre, créant une déformation par glissement. La **Rücksicht auf Darstellbarkeit** — la prise en compte de la figurabilité — transforme des pensées abstraites en images concrètes. Et la **sekundäre Bearbeitung** — l'élaboration secondaire — impose au rêve une cohérence narrative de surface.

Ce que Freud décrit est saisissant : **l'inconscient est un déformateur permanent**. Non par malveillance, mais par nécessité — les pensées intolérables doivent être déguisées pour franchir la censure. Et cette même machinerie opère à l'état de veille, dans ce que Freud nomme les *Deckerinnerungen* — **les souvenirs-écrans** : des souvenirs parfaitement réels mais qui *cachent* — déforment — d'autres souvenirs plus menaçants en les remplaçant subtilement.

La **rationalisation** est le mensonge par déformation appliqué à la motivation : on ne falsifie pas ses actes — on en déforme les raisons. "*Je l'ai dit pour son bien*", "*Je n'avais pas le choix*", "*C'est lui qui a commencé*" — autant de déformations des motivations réelles par des motivations acceptables.

La **Verneinung** (dénégation) freudienne est une déformation particulièrement subtile : "*Ce n'est pas du tout ma mère que je vois dans ce rêve*" — le "*pas du tout*" trahit précisément ce qu'il nie. La déformation opère ici dans la structure même de la phrase : on dit la vérité en la niant.

IV. La déformation de la mémoire — Ce que la psychologie cognitive révèle

Frédéric Bartlett (*Remembering*, 1932) a démontré, bien avant que les neurosciences confirment ses intuitions, que la mémoire n'est pas un enregistrement mais une **reconstruction**. Nous ne rappelons pas — nous *reconstruisons*, à chaque fois, à partir de traces, de schèmes, d'attentes, de contextes présents. Chaque rappel est une déformation potentielle.

Elizabeth Loftus a transformé notre compréhension clinique et judiciaire du témoignage avec ses recherches sur les **faux souvenirs** et l'*effet de désinformation* (*misinformation effect*). Elle a démontré expérimentalement qu'une simple question formulée différemment — "*à quelle vitesse allaient les voitures quand elles se sont fracassées?*" vs. "*quand elles se sont heurtées?*" — modifie le souvenir lui-même. L'information post-événementielle **s'infiltré dans la mémoire originale et la déforme**, souvent de façon irréversible.

La déformation mémorielle n'est donc pas nécessairement un acte conscient. Elle peut être **structurellement produite** par les mécanismes normaux de la mémoire — ce qui rend le menteur par déformation mémorielle particulièrement difficile à distinguer du témoin sincèrement dans l'erreur.

Daniel Schacter (*Les Sept Péchés de la Mémoire*) décrit sept formes de défaillance mémorielle, dont plusieurs constituent des déformations involontaires : l'*attribution erronée* (confondre la source d'un souvenir), la *suggestibilité* (intégrer des suggestions extérieures), et la *persistance* (certains souvenirs déformés s'imposent avec une intensité particulière précisément parce qu'ils sont émotionnellement chargés).

V. Lecture jungienne — Les complexes comme filtres déformants

Pour Jung, la déformation de la réalité n'est pas l'exception — elle est la **condition ordinaire de la perception humaine**. Nous ne voyons jamais la réalité directement : nous la voyons toujours à travers le filtre de nos **complexes**.

Un complexe — noyau psychique chargé d'émotion, organisé autour d'une expérience traumatique ou d'un besoin non satisfait — agit comme une **lentille déformante** sur la perception. Le complexe d'infériorité déforme les situations neutres en humiliations. Le complexe d'abandon déforme les distances ordinaires en rejets. Le complexe de persécution déforme les regards indifférents en hostilités.

Ce déformateur psychique est profondément *inconscient* — le sujet ne *choisit* pas de déformer. Il perçoit sincèrement ce que le complexe lui montre. Et c'est précisément cela qui rend le mensonge par déformation complexe si difficile à traiter : **le sujet croit ce qu'il dit**, même quand ce qu'il dit est objectivement faux.

La **projection** est la forme archétypale de déformation jungienne : on attribue à l'autre des qualités, intentions ou défauts qui appartiennent à sa propre Ombre non reconnue. Le persécuteur projette sa propre agressivité. Le jaloux projette son propre désir de trahison. Le paranoïaque projette sa propre hostilité. Dans tous ces cas, la réalité de l'autre est *radicalement déformée* par le contenu inconscient du sujet — et cette déformation est vécue comme une perception directe du réel.

L'**Anima** et l'**Animus** sont eux-mêmes des déformateurs puissants dans les relations. Jung montrait que nous ne voyons jamais directement le partenaire au début d'une relation : nous voyons la projection de notre Anima ou Animus sur lui. La **jalousie**, la déception amoureuse, l'idéalisation initiale et la dévalorisation ultérieure sont toutes des formes de déformation par projection archétypale.

VI. Le Gaslighting — La déformation délibérée de la réalité de l'autre

Le terme vient du film de George Cukor (*Gaslight*, 1944) où un mari manipule systématiquement sa femme pour lui faire croire qu'elle perd la raison — en altérant subtilement l'environnement tout en niant ces changements. Le **gaslighting** est la forme la

plus grave et la plus violente du mensonge par déformation : non plus la déformation de faits extérieurs, mais la **déformation de la réalité perceptive et mémorielle de l'autre**.

Ses mécanismes sont précisément identifiables. La **négation de l'expérience de l'autre** — "*Ce n'est pas ce qui s'est passé*", "*Tu inventes*", "*Tu es trop sensible*". La **réécriture du passé** — modifier systématiquement les souvenirs partagés jusqu'à ce que la victime doute de ses propres perceptions. La **minimisation des réactions** — "*Tu dramatises*", "*Tu es fou/folle*", "*Personne d'autre ne te croirait*". Et l'**isolation progressive** qui prive la victime des témoins extérieurs qui pourraient confirmer sa perception.

Le gaslighting n'est pas simplement le mensonge par déformation appliqué au relationnel — c'est une **entreprise systématique de destruction de l'appareil perceptif de l'autre**. Il vise à rendre la victime incapable de distinguer le vrai du faux, le réel de l'imaginé — et donc totalement dépendante de la version de réalité que le manipulateur lui fournit.

Cliniquement, les effets sont sévères : anxiété chronique, confusion identitaire, dépression, sentiment de déréalisation, méfiance de ses propres perceptions — des symptômes qui peuvent persister longtemps après la fin de la relation. C'est une forme de **traumatisme psychique** dont la spécificité est que l'instrument du trauma est précisément la destruction du sens de la réalité.

VII. La déformation politique — Propagande et post-vérité

Jacques Ellul (*Propagandes*, 1962) offre l'analyse la plus rigoureuse de la déformation institutionnelle. La propagande moderne, dit-il, ne fonctionne pas principalement par le mensonge brut — les régimes totalitaires qui mentaient grossièrement étaient détectables. Elle fonctionne par **sélection, simplification et répétition** : choisir parmi les faits réels ceux qui servent le récit, les simplifier jusqu'à l'absence de nuance, et les répéter jusqu'à ce que la répétition crée la conviction.

George Orwell, dans *1984* et *La Politique et la langue anglaise*, montre comment la **déformation du langage** précède et prépare la déformation de la pensée. Le *Newspeak* orwellien ne supprime pas les mots gênants — il les *remplace* par des termes qui déforment leur signification : la *guerre* devient *paix*, l'*esclavage* devient *liberté*. Quand les mots sont déformés, la pensée qui les utilise l'est aussi. C'est la déformation à sa racine la plus profonde : non plus la réalité, mais l'**outil même qui sert à la penser**.

George Lakoff (*Ne pensez pas à un éléphant !*) théorise les **cadres cognitifs** (*frames*) comme instruments de déformation politique contemporaine. Nommer un impôt sur les successions "*taxe sur la mort*" n'est pas un mensonge — mais c'est une déformation qui active des associations émotionnelles et conceptuelles qui rendent toute discussion rationnelle sur le fond presque impossible. Le cadrage est la déformation intégrée dans la grammaire même du discours.

La notion de **post-vérité** — Oxford *Word of the Year* en 2016 — désigne précisément le moment où la déformation devient la **norme communicationnelle** : non plus *mentir*, mais rendre la distinction vrai/faux *secondaire* par rapport à l'impact émotionnel. L'appel aux

sentiments prime sur l'appel aux faits. Et la répétition assez fréquente d'une déformation finit par lui conférer la dignité d'une vérité.

Hannah Arendt (*Du Mensonge en politique*, 1972) avait anticipé cela avec une précision remarquable : le danger du mensonge politique moderne n'est pas qu'il trompe les gens — c'est qu'à force de déformations systématiques, il **détruit la capacité même à distinguer le vrai du faux**. Et quand cette capacité est détruite, la démocratie perd son substrat — car elle repose sur des citoyens capables de jugement fondé en réalité.

VIII. La philosophie de l'interprétation — Toute perception est-elle déformation ?

La question philosophique la plus profonde que soulève le mensonge par déformation est peut-être celle-ci : **s'il n'existe pas de perception pure, non filtrée, non interprétée — toute perception n'est-elle pas une déformation ?**

Nietzsche posait la question avec une radicalité dont nous mesurons encore les conséquences : "*Il n'y a pas de faits, seulement des interprétations.*" Si toute connaissance est perspectiviste — située dans un point de vue particulier, conditionné par le corps, la culture, la vie — où s'arrête l'interprétation légitime et où commence la déformation ?

Gadamer (*Vérité et Méthode*) nuance : l'interprétation n'est pas arbitraire. Elle doit viser la *fusion des horizons* — non l'imposition de son horizon sur l'autre, mais l'élargissement progressif de son compréhension au contact de l'autre. La **déformation herméneutique** est précisément l'échec de cette ouverture : réduire l'autre à ce qu'on attend déjà, le lire à travers ses propres préjugés sans les mettre à l'épreuve.

Merleau-Ponty (*Phénoménologie de la Perception*) montre que la perception elle-même est constructive — le corps propre organise le champ perceptif selon ses propres schèmes moteurs et affectifs. La **déformation perceptive** n'est pas une erreur surajoutée à une perception pure — elle est inscrite dans la structure même de la perception incarnée.

Ce qui différencie alors la déformation mensongère de la déformation inévitable n'est pas l'absence de filtrage — impossible — mais **l'intention de tromper** et la **négation délibérée des autres perspectives**. Déformer en sachant qu'on déforme, en refusant d'intégrer les corrections possibles, en maintenant la déformation contre l'évidence — voilà le mensonge par déformation dans son sens strict.

IX. La déformation de soi — La plus imperceptible de toutes

La dimension la plus cliniquement significative du mensonge par déformation est peut-être celle que les sujets appliquent à leur propre histoire intérieure. Ce que Freud nommait le **roman familial** (*Familienroman*) — la reconstruction narrative de son origine, de ses parents, de son histoire — est toujours partiellement déformé par les besoins psychiques du sujet.

On déforme le souvenir de ses parents pour les rendre moins imparfaits — ou au contraire plus coupables. On déforme le souvenir de ses propres actes pour les rendre plus justes ou plus glorieux. On déforme ses propres motivations pour les rendre plus acceptables. On

déforme ses propres émotions — la haine devient "*de la fatigue*", la jalousie devient "*de la préoccupation légitime*", la lâcheté devient "*de la sagesse*".

Cette **auto-déformation** n'est pas toujours pathologique — Winnicott reconnaissait qu'un certain écart entre la réalité brute et la narration qu'on en fait est nécessaire à la cohérence du moi. Mais quand la déformation de soi devient systématique, quand elle empêche l'accès à la vérité de sa propre expérience, elle produit ce que Lacan nommait la **méconnaissance** (*méconnaissance*) — non pas ne pas savoir, mais savoir-sans-savoir, reconnaître-sans-reconnaître.

C'est le territoire clinique le plus profond du mensonge par déformation : non plus la falsification du monde pour l'autre, mais la **falsification de son propre monde intérieur pour soi-même** — avec toutes les conséquences symptomatiques que cette opération entraîne.

X. Ce que la déformation révèle — La vérité que l'on ne peut pas supporter

En traversant toutes ces formes — rhétorique, mémorielle, politique, relationnelle, intrapsychique — le mensonge par déformation révèle une constante : **il opère toujours à la frontière d'une vérité que quelque chose en nous — ou en nos institutions — ne peut pas supporter telle quelle.**

La propagande déforme parce que la vérité menacerait le pouvoir. Le gaslighting déforme parce que la réalité de l'autre menacerait le contrôle du manipulateur. La rationalisation déforme parce que la vraie motivation révélerait quelque chose d'inacceptable sur soi. Le souvenir-écran déforme parce que le souvenir original serait traumatique.

La déformation est toujours au service d'une protection — protection du pouvoir, du moi, de la relation, de l'image de soi. Et c'est précisément pourquoi elle est si difficile à abandonner : y renoncer, c'est accepter d'affronter **ce qu'elle était chargée de masquer.**

La psychanalyse, la philosophie et la psychologie convergent ici vers une même proposition : **la tolérance à la réalité non déformée** — capacité de tenir la vérité sans la plier, de l'habiter sans la fuir — est l'une des formes les plus exigeantes et les plus décisives de la santé psychique. Ce que Bion nommait la capacité de *tolérer la frustration de ne pas savoir*, ce que Keats appelait la *negative capability* — la capacité d'être dans l'incertitude et le doute sans se précipiter vers une résolution réconfortante mais fausse.

CITATIONS

"Le rêve n'est pas un mensonge — c'est une vérité déformée par la censure."
— Sigmund Freud, *L'Interprétation des rêves*

"Ce n'est pas tant que les hommes mentent — c'est qu'ils arrangent les faits selon ce qu'ils ont besoin de croire." — Hannah Arendt, *Du Mensonge en politique*

"Chaque complexe agit comme un prisme qui courbe la lumière du réel avant qu'elle n'atteigne la conscience." — Carl Gustav Jung, *Psychologie de l'Inconscient*

"La langue est la maison de l'Être — mais aussi le lieu où l'Être peut se perdre."
— Martin Heidegger, *Lettre sur l'Humanisme*